

Zatoichi
Beaucoup (de sang) pour rien
Zatoichi, Japon 2003, 93 minutes

Simon Beaulieu

Number 233, September–October 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, S. (2004). Review of [Zatoichi : beaucoup (de sang) pour rien / Zatoichi, Japon 2003, 93 minutes]. *Séquences*, (233), 48–48.



L'image du héros faussement aveugle

ZATOICHI

Beaucoup (de sang) pour rien

Impossible de se détacher de l'impression étrangement confuse qui colle à la peau après le visionnement du dernier film de l'insondable Takashi Kitano, **Zatoichi**. Même plusieurs heures plus tard, pour ne pas dire plusieurs jours, il n'y a rien à faire, l'impression reste là, toujours, confuse mais aussi légèrement dérangeante, indiquant, au premier chef, les qualités et les défauts, les défaillances surtout, d'un film qui aura exaspéré à force de se la jouer trop *cool* et trop souvent et, ne pesons pas nos mots, avec parfois une insistance plutôt maladroite.

L'énumération épuise : surenchère dans l'étalement de clins d'œil à la culture pop, multitude de scènes souvent inutiles ralentissant considérablement le récit au profit d'une enfilade de gags burlesques et accrocheurs, prédominance d'allégories et d'une finale prise en pleine poire, se voulant choc et à tomber sur le cul, cherchant à camoufler le manque de concision en offrant au spectateur venu s'en mettre plein les neurones juste ce qu'il faut de philosophie et de métaphore pour qu'il retourne à la maison avec l'impression d'avoir touché à l'universel... Bref, Takashi s'amuse net avec son histoire de justicier samouraï aveugle et c'est tant mieux, mais pour le spectateur (du moins pour certains) l'enthousiasme est ici plus ou moins communicatif.

On pourra accoler l'étiquette postmoderne au film si la redondance et l'académisme du propos ne nous ont pas encore lessivé l'esprit, sinon on parlera de bordel organisé, de *patchwork* cinématographique mais surtout d'un cinéaste qui prend un malin plaisir à faire du cinéma et qui inévitablement se fait plaisir à lui-même, en s'abreuvant notamment à toutes les sources : le *slapstick*, les films de samouraï (surtout ceux de Kurosawa), le kabuki (un peu), les feuilletons à l'eau de rose, les effets spéciaux numériques (il faut voir le sang virtuel gicler : édifiant !), et même la danse contemporaine.

Le samouraï Zatoichi devient donc plus un guide qu'un réel justicier, sorte de figure emblématique opérant le passage d'un style à un autre, trimbalant le spectateur sur ses épaules à travers des scènes de tout acabit (ou presque) dans la fluidité des ruptures de ton, montrant, finalement, l'art contrôlé et habile du n'importe quoi chez Kitano (il faut voir la facture indicible de **Hanna-bi**; violence, lyrisme et froideur clinique s'y côtoient d'une singulière façon). Le réalisateur japonais en profite d'ailleurs au passage pour montrer toute l'étendue de sa palette, de l'action à la comédie, et de son talent de metteur en scène, se permettant des chorégraphies à l'emporte-pièce et même un ingénieux travail sonore que Tati n'aurait probablement pas renié. On est dans la satisfaction momentanée du moment

filmique, autant dans la façon de le faire que dans celle de le regarder, c'est à prendre ou à laisser et avec un point à la ligne — et, honnêtement, la plupart du temps, c'est assez bien fait.

Mais alors pourquoi gâcher son plaisir de cinéophile ? D'abord, parce que là où il y a notion de plaisir il y a notion de goût, et que la notion de goût mène irrémédiablement à celle de subjectivité, et qu'essayer de comprendre un auteur ne signifie pas nécessairement l'apprécier; et ensuite, et surtout, une fois les soubresauts de relativisme mis au rancart, parce qu'une question fondamentale s'accroche et reste en surface après la projection : n'y avait-il pas là beaucoup trop de bruit pour rien ?

On restera évidemment avec la question en poche, gardant en tête l'image du héros faussement aveugle et solitaire qui, lui, sait comment vivre (c'est quand on est aveugle, dit-il, qu'on accède aux vraies choses, à l'essentiel) et celle du cinéaste hédoniste; tous deux s'en donnent à cœur joie en faisant couler beaucoup de sang et malheureusement très peu de sens.

On pourra toujours y voir une volonté de faire l'apologie de la poésie du détail, d'un désir de s'attarder réellement aux choses, dans la vie comme au cinéma, ou encore de montrer le douloureux passage d'une collectivité vers son affranchissement (qui d'ailleurs ne peut s'effectuer que par l'entremise d'une violence extrême visiblement cathartique), mais dans l'ensemble est-ce que tout ça a véritablement de l'importance ? Une chose est sûre toutefois, une fois de plus, Takashi s'amuse et le spectateur, lui, a le choix de le suivre ou pas. **S**

Simon Beaulieu

■ Japon 2003, 93 minutes — Réal. : Takashi Kitano — Scén. : Takashi Kitano d'après une histoire de Kan Shimosawa — Image : Katsumi Yamagishima — Mont. : Takashi Kitano, Yoshinori Ota — Mus. : Keiichi Suzuki — Son : Senji Horiuchi — Déc. : Norihiro Isoda — Cost. : Kazuko Kurosawa — Int. : Beat Takeshi (Zatoichi), Tadanobu Asano (Hattori, le garde du corps), Michiyo Ogusu (tante Oume), Yui Natsukawa (femme de Hattori), Guadalcanal Taka (Shinkichi), Daigoro Tachibana (Osei), Yuko Daike (Okinu), Ittoku Kishibe (Ginzo), Saburo Ishikura (Ogi) — Prod. : Masayuki Mori, Tsunehisa Saito — Dist. : Séville.